3e Année. — 1898

N° 1

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

PARIS, 20, Avenue Trudaine

Le Numéro: 40 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

3e ANNÉE. — 1898 **SOMMAIRE** N° 1

PHALANGES INTERNATIONALES D'HARMONIE INTELLECTUELLE

Bruxelles, 43, rue des Minimes, 22 Décembre 1897.

MADAME,

Permettez-moi d'admirer sans réserve le sentiment qui vous a fait organiser les Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle. Pour la réalisation de cette belle idée, mon opinion diffère un peu de la vôtre et je ne puis m'empêcher de vous le dire.

Je ne crois pas qu'on puisse créer un organisme compliqué si tous les organes de groupement, si tous les groupes particuliers ne sont déjà formés eux-mêmes. Je crois, de plus, que tous les organismes et jusqu'aux organismes sociaux, ont une formation progressive et naturelle, allant du simple au complexe.

Le point serait donc, me semble-t-il en mon petit coin, de *découvrir* les groupes déjà existants, qu'un lien international pourrait unir et de trouver sous quelles formes ces groupements intellectuels se rencontrent maintenant.

Ils ne sont pas nombreux. Mais encore : un lien naturel unit par exemple tous les étudiants d'une même Faculté, tous les rédacteurs d'une même revue, tous les artistes d'un même art, tous les hommes d'une même science, que des Congrès spéciaux rassemblent, et chacun de ces groupes très réels ne manque que d'un peu de cohésion, d'abord au sein du groupe lui-même, puis — mais beaucoup plus lointainement — entre les différents groupes.

Je crois que la cohésion intime de chacun des groupes (à commencer par le groupe familial) doit précéder le groupement général et en est un élément indispensable et préalable.

De grands groupements risquent de recommencer l'erreur des religions, vastes organismes dont les éléments étaient maintenus ensemble par un principe extérieur — admirable toujours, étant donné le temps où on le formula.

L'harmonie internationale ne peut sortir des désirs, si fervents soient-ils, de sa réalisation; et se réunir pour la créer ou pour la répandre me semble chose métaphysique, — une âme sans corps.

Je cherche — pour tous les groupes déjà existants et ayant une raison d'être bien caractérisée — une autre raison bien caractérisée de se fédérer.

Les religions ont opéré des fusions où il entrait forcément quelque chose de factice. A notre époque où la vie individuelle et la solitude, la personnalité, ont pris autant d'extension que la solidarité et la vie collective, il me semble que la *fédération* doit être la forme de l'union.

Il faut donc trouver les moyens de *fédérer* davantage, du haut en bas de l'échelle des associations. Aux Etats-Unis, de l'Océan Atlantique au Pacifique, la protection de l'enfance est dans les mains des sociétés unies par une forte fédération, dont les rapports sont actifs.

Qu'est-ce qui active les rapports des membres d'une même société ?

Un intérêt immédiat ou éloigné, matériel ou élevé.

L'intérêt matériel des associations devient évident, et il s'impose. Je crois que ce que nous devons faire, nous qui désirons plus d'harmonie, plus de contacts harmonieux, rationnels, naturels, c'est de rendre plus élevés les rapports déjà créés ou qui se créent. Les vieilles religions eussent dit: « sanctifier les actions de tous les jours » (elles leur injectaient une sainteté supplémentaire et postiche). — Nous, nous pouvons dire au lieu de cela: « faire sentir aux hommes ce qu'il y a d'admirable, de cosmique, de grandiose, d'élémental dans toute association humaine, quelle qu'elle soit ». Faire aimer le contact humain, comme nous aimons l'air, l'eau, la terre, ou plutôt comme nous devrions aimer ces choses dans lesquelles nous devrions vivre davantage.

Le contact humain est comme un élément de force à ajouter à tous les fluides qui nous entourent. Nous connaissons encore mal la dose d'air, d'eau, de nature et de contact humain qui nous est nécessaire, ou nous ne savons *comment* doser ces choses. Il est évident que l'humanité, en général, manque d'hygiène et d'esthétique dans l'emploi de ces éléments de santé.

Disons-le lui. Faisons lui apprécier la grandeur universelle de la découverte et de la pratique de ces harmonies qui, dans le perpétuel glissement mondial des atomes, est la science, ou plutôt l'amour du mouvement en avant dépourvu d'obstacles et de lenteurs. Les malpropretés, les réserves, les moisissures de tous genres, les accumulations de matière, le dessèchement des atomes solitaires, tout cela nuit à cette Vie Générale que nous voulons sentir en nous, dont les vastes pulsations purifient et gonflent et intensifient les cœurs, les consciences, les organismes qu'elle traverse.

Savoir que la moindre harmonie est une œuvre d'amour *absolu*, peut-on dire, suffit, me semble-t-il, pour donner, à ceux qui comprennent cela, le goût de toutes les harmonies, des harmonies toujours plus vastes.

Si tous comprennent, ne serait-ce point assez?

Ce que nous devons réveiller est bien plus *l'esprit des associations*, la joie panthéiste qui s'en dégage, que les associations elles-mêmes, dont les raisons d'être, positives, ne manqueront pas.

L'Union pour l'action morale, la Ligue spiritualiste ou les Phalanges d'harmonie internationales sont des sentimentalisations (pardon du mot!) immédiates et partielles d'une grande chose qui va lentement s'organisant par elle-même et dont nous devons seulement prendre conscience, pour l'admirer et ne pas l'entraver. — Ne refaisons pas du Fouriérisme pour prouver avec des moyens trop restreints et limités, la marche générale des choses. Nous la prouverions mal.

Mais disons à tous ce qui s'apprête, ce qui se passe, comme harmonisation et cohésion progressive. Donnons aux forces naturelles obscures et mal connues l'appoint de l'amour conscient et joyeux, et fier; — renseignons.

Pouvons-nous faire plus?

Pardonnez ce trop long exposé, Madame, et croyez-moi une admiratrice respectueuse de votre enthousiaste activité.

MARIE MALI (I. WILL).

A ces lignes d'une venue très littéraire et de haute pensée, nous répondrons très brièvement que Mme Marie Mali n'a pas compris tout à fait l'idée des *Phalanges d'harmonie intellectuelle*.

Il ne s'agit pas ici de fédérations ou de syndicats entre les divers groupes scientifiques, littéraires, philosophiques ou autres. Cette union éclectique, si d'aucuns la jugent désirable sous cette forme (ce qui n'est pas notre avis), cette union nous paraît impraticable, le champ de recherches des divers groupements ne permettant pas de constituer un ensemble harmonien.

Les Phalanges sont, nous le répétons, des foyers de *concentration pour l'expansion* des idées et découvertes en tous genres recueillies par les phalangiens, et transmises par eux pour la propagande du progrès aux diverses phalanges, et aux journaux, revues et publications qui se trouvent dans leur cercle d'action et de relations. De plus, les différents organes qui, comme *l'Humanité Intégrale,* veulent bien se faire les véhicules des hautes pensées inédites, des projets humanitaires en étude, des inspirations artistiques nouvelles, des découvertes encore ignorées, ces organes-là deviennent, de par le monde entier, des centres phalangiens-harmoniens de progrès: ils donnent à la claire semence une hospitalité qui se traduit en rayonnements de vérité et de bonheur.

Il n'y a pas là la moindre fédération d'associations diverses; il y a, sortant

des individualités et des groupes, des vibrations, des clartés que trop souvent empêchent en leur voie logique les routines et les mauvais vouloirs des collègues, des compatriotes, l'envie ou l'étroitesse de compréhension ambiante.

Ce sont aussi les idées planant dans l'air que formulent les phalanges; ce sont les sourds périls pressentis par les masses qu'elles essaient de prévoir et de prévenir; ce sont les aspirations idéalistes d'une époque, qu'illuminées par les intuitions, les presciences, les expériences ou les études des harmoniens, elles tentent d'amener à réalisation.

Agen (12, boulevard de la République), le 26 Décembre 1897.

MADAME,

Ce n'est pas d'hier que je connais votre mérite, vos vaillantes luttes et vos généreuses tendances.

Votre idée de créer des courants harmoniques, en groupant les esprits qui se cherchent dans l'amour du vrai et du mieux, je l'avais. Mais peu importe qui tient l'aviron, pourvu que la barque arrive à bon port. Comptez-moi au nombre de vos pionniers.

Oui, je voulais, comme vous, réaliser l'harmonie, tout au moins entre les esprits de bonne volonté, animés de nobles élans. Et pour ce faire, j'ai pensé à une lettre ouverte, pouvant être lue par tous, et à laquelle chacun pourrait ajouter une ligne. Cette lettre ouverte, écho des sentiments particuliers et collectifs, est en voie d'élaboration. Je l'ai dénommée : *Le Message*. Elle paraîtra, je pense, dans un mois au plus tard. Elle est à votre disposition, Madame, et à la disposition de tous ceux de vos adhérents qui auraient quelque idée personnelle à exposer sur les moyens d'arriver à l'Harmonie des cœurs et des consciences.

Toutes les communications seront reçues avec reconnaissance, et le *Message* sera adressé à leurs auteurs.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments confraternels.

A. EUGÈNE.

Asnières, 13 Janvier 1898 (87, boulevard Voltaire).

MADAME,

Permettez-moi de vous féliciter bien chaleureusement de la noble idée que vous avez eue en créant les *Phalanges d'Harmonie intellectuelle;* permettez-moi encore de vous en remercier, car, ce faisant, vous avez apporté le concours le plus efficace à l'œuvre qui m'est chère entre toutes, au Congrès de l'Humanité.

En effet, ce qu'Amo et ses collaborateurs tentent de réaliser sur le plan

animique et spirituel, vous le voulez dans le domaine de l'intelligence. Vous contribuez ainsi à rendre plus intime l'union d'un plus grand nombre d'hommes· vous vous efforcez de montrer la raison de cet universel groupement dont nous voudrions faire sentir la nécessité. De nouveau, merci, Madame; de tout mon cœur, je suis vôtre.

Qui, maintenant, entreprendra de réaliser — ne fût-ce que partiellement — cette même union sur le plan matériel?... Peu importe la personnalité! L'œuvre se fera, j'en ai la conviction profonde, et, d'avance, à son auteur, je crie aussi : Bravo et merci!

L'union peut se faire sur tous les terrains et de mille sortes diverses; mais c'est toujours l'Union.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de mes respectueux sentiments.

MARIUS DECRESPE.

Paris, 16 Janvier 1898 (6, avenue Bosquet).

MONSIEUR ET SYMPATHIQUE AMI,

Permettez-moi de vous demander l'insertion de la lettre suivante, que je viens d'adresser au *Groupe des Universalistes,* auxquels je devais réponse à leur invitation.

Le rapprochement et la similitude de leurs aspirations avec celles des *Phalanges harmonieuses,* dont le programme, également, a toute ma sympathie, justifieront, je l'espère à vos yeux, la répétition d'une même lettre à des manifestations identiques.

A MESSIEURS ET MESDAMES DU BUREAU DES UNIVERSALISTES,

J'ai lu avec un sentiment d'admiration attendrie et profonde, le chapitre VI de votre règlement qui est votre profession de foi.

Il est l'idéal de la perfection morale! — Qui pourrait ne pas y adhérer? Il répond aux plus hautes aspirations de l'âme humaine.

Il contient les conditions et les promesses de jouissances infinies, sans mélange, sans fin... et nullement irréalisables.

A la condition de conformer l'organisation sociale aux lois qui *gouvernent* l'univers *entier :*

Celles de l'attraction, foulées aux pieds par les codes, par les mœurs, les coutumes, les usages.

Aberration qui est la cause de tous les désordres et souffrances qui accablent les *humains.*

Il n'y peut être *remédié* que par une étude scientifique des moyens propres à *l'éclosion* et à *l'exercice des vocations* natives de l'Être humain.

Etude qui est la *Sociologie*, la plus importante de *toutes*, puisqu'elle règle la destinée de l'homme...

Un génie suprême, lumineux, *Ch. Fourier*, seul a été l'interprète de ces lois, en les appliquant étroitement et *religieusement* aux aptitudes morales, intellectuelles et matérielles de l'homme.

L'une des parties de la scientifique doctrine du *Maître : l'association intégrale* de toutes les énergies *humaines*, propagée par les disciples de *Fourier*, en réalise la partie matérielle.

Reste celle passionnelle ou psychique, à laquelle vous, Messieurs, visez *théoriquement*.

De grâce, étudiez-en les données scientifiques, *indispensables* à leur *réalisation*.

Et vous concourrez, ce faisant, au plus grand œuvre assigné à l'humanité :

Celui de l'accomplissement de sa Destinée, par *l'application scientifique* des lois *divines*...

Veuillez agréer, Monsieur et ami, l'expression de mes sentiments très sincères.

GRIESS-TRAUT.

GARDONS-NOUS

Nous commencerons l'exposé de ce simple aperçu par des paroles de Xavier de Ricard *(Les Droits de l'Homme,* 10 Janvier), paroles résumant l'esprit qui doit planer sur les recherches et les efforts de nos sociétés modernes.

« Ce n'est point par des prétentions utopiques de refaire de fond en comble
« l'humanité, avec un *credo et un programme imposés,* qu'on travaillera utilement
« à cette transformation sociale, qui se fera d'autant plus rapidement et plus
« sûrement que s'y emploient plus d'ouvriers de bonne volonté. »

Ce qu'en effet nous croyons le plus redoutable, c'est l'entrave à la pensée libre, à la recherche libre; c'est le dogme, qu'il soit appuyé sur la révélation, laquelle, en toutes les religions, a généralement à sa base la duperie et l'absence de sanction, soit qu'il résulte des recherches et des utopies — toujours faillibles, incomplètes et forcément sujettes à des modifications et à des transformations — d'un homme, quelque génial soit-il: Auguste Comte, Colins, Karl Marx ou Fourier, par exemple; soit qu'il découle d'une secte ou d'un parti; soit enfin qu'il constitue une discipline d'Etat, une discipline d'armée, une discipline d'école ou de maçonnerie.

Nul génie au monde, et à plus forte raison nulle organisation malsaine de principes, ignoble de moyens, n'a le droit d'entraver la pensée libre de chaque individu en son exercice, en son développement et en sa propagande.

Toute secte enfermée dans des barrières, et voyant en deçà la vérité, au delà l'erreur, est dangereuse au premier chef, parce qu'autoritaire et oppressive.

La grande douleur pour l'humanité, c'est que cet égoïsme d'un collectivisme restreint à eux-mêmes des sectaires quelconques, soit un foyer de forces. D'abord, parce qu'il y a concentration en une même pensée, puis abomination d'avance pour celui des adeptes qui ne plie pas sous le joug sa conscience et sa volonté; parce que la fin, qui est la domination de l'idée sectaire, est justifiée par tous les moyens, quels qu'ils soient, et parce que des ramifications souterraines pompent vers le tronc, toutes les mauvaises passions en les encourageant, toutes les avidités en les intéressant, toutes les misères en les endormant, toutes les ambitions en les leurrant.

Voilà la besogne qui, sous nos yeux, menace aujourd'hui nos sociétés croulant sous le malaise, sous le doute, sous la faim, au milieu de besoins inassouvis, d'aspirations grandioses et trop souvent impuissantes.

Parmi les sectes et les dogmes qui se débattent et hurlent, ou rampent, pour que leur volonté soit faite, la pieuvre aux mille bras renaissants et insaisissables, fouilleurs des consciences et fossoyeurs d'abîmes, constructeurs de digues contre le torrent des progrès scientifiques et humanitaires, c'est avant tout le cléricalisme. Le cléricalisme apporte en son infaillibilité sacerdotale l'élément pestilentiel qui se glisse en toutes les maisons, grâce à l'ignorance et grâce à la terreur de consciences égarées.

Il caresse jusqu'à ce qu'il menace ou tue, et c'est avec de douces paroles qu'il ligote à jamais ses victimes.

Chassé des écoles de l'Etat, il y rentre sous mille formes, protégé par les ambitions gouvernementales, par des restes de préjugés chez les professeurs hommes ou femmes, que dirige surtout la crainte de déplaire aux administrations.

Le clergé a distribué ses millions de tentacules dans tous les milieux influents, et il n'est pas de cercle officiel où on ne le rencontre, en l'ostentation du respect au catholicisme, en l'observance des pratiques religieuses lorsqu'il s'agit d'un décès, d'un mariage ou d'une naissance.

Le péril est là visible et caché, imminent et incessant.

En Belgique, il y avait un parti radical et un parti réactionnaire, lisez clérical.

Les catholiques ont si bien mené le vaisseau fantôme de leur obscurantisme qu'il a séparé en tranches les eaux pures et les a troublées et que, victorieusement, il tient maintenant haut le gouvernail, en barbotant dans la boue qu'il a faite.

La même besogne est en germe chez nous, divisant pour régner, désorganisant pour arroser d'eau bénite les fragments brisés, préparant l'avènement des rois, parce que le cléricalisme est encore une monarchie et que les rois

fraternisent en les douleurs et en les massacres, souriant au triomphe du dogme, parce qu'avec un seul moyen, l'hypocrisie, le dogme entasse sous l'obscurantisme, non-seulement les existences matérielles, mais les intelligences et les consciences.

Le prêtre tend à s'emparer du féminisme, afin de recueillir aux confessionnaux les aveux des femmes et, par elles, de s'immiscer en toutes choses de l'Etat et de la famille, afin, si elles triomphent, de patauger dans l'exercice de leurs droits municipaux, politiques et sociaux.

Le clergé proclame son enthousiasme pour le socialisme, afin de se glisser entre le travailleur et son établi, entre l'électeur et l'urne.

Rompant avec ses vœux d'humilité et de renonciation, il affiche comme candidat de mirobolantes et trompeuses professions de la foi des autres !

Il se fait donner d'en haut un mot d'ordre politique, lui dont le royaume n'est pas de ce monde; un mot d'ordre de progrès, lui dont l'essence est l'immobilisme en ses mystères et en les décisions de ses conciles.

Il entortille le *salut* de tous les drapeaux qu'il avait bannis de son temple et qui n'y rentrent que déchirés ou salis.

Et la pensée libre, affolée de révolte, épouvantée des désastres rêvés dans l'ombre par le dogme, la pensée ne s'affirmerait pas fière en sa sincérité, ardente en sa recherche !

La pensée libre, qui entend ne laisser de côté nul élément naturel, sentimental ou acquis par les recherches douloureuses et les innombrables travaux d'une humanité qui s'ignore en ses fins et en son essence, et qui cherche sa voie; la pensée libre, qui scrute les intuitions et palpe les phénomènes, qui rêve la justice du sein de l'iniquité, la joie du sein de la douleur, l'immortalité en une infinie et splendide ascension de fraternité et de solidarité, du fond de la haine, de l'égoïsme et de la souffrance !

L'ennemi, c'est le dogme, c'est le temple sans issue et le ciel sans échappatoire. C'est tout ce qui enserre; tout ce qui limite l'essor de la pensée chercheuse et consciente.

Ni sectes, ni églises, ni étiquettes ! Le champ illimité du savoir et du devenir !

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.

AMOUR ET LIBERTÉ

Je m'aperçois que je n'ai pas encore apporté mon adhésion formelle aux *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle*, dont notre vaillante amie Eugénie Potonié-Pierre est l'initiatrice.

Evidemment, cette adhésion ne fait aucun doute pour les lecteurs de

l'Humanité Intégrale; mais néanmoins je tiens à la formuler d'une manière très nette, d'autant plus qu'elle m'est une occasion de dire pourquoi je m'y sens entraîné par un enthousiasme sans réserve.

C'est que, immédiatement, ma respiration intellectuelle s'y trouve à l'aise. C'est que je m'y épanouis en pleine liberté d'esprit et de cœur. C'est que dans cette atmosphère d'une rénovation limpide, sans équivoque, j'aperçois, matinale et claire, la voie sûre vers la société de l'avenir. C'est que j'y sens vivre déjà, dans la chaude lumière des heures prochaines, la devise qui m'est chère: Amour et Liberté.

L'association de ces deux termes me paraît absolument indispensable pour une œuvre d'avancement. J'ai eu plus d'une fois l'occasion d'émettre cet avis au cours de mes relations très cordiales avec l'ardent initiateur du *Congrès de l'Humanité*, et je regrette de n'avoir pas su le convaincre autant que je l'aurais désiré. Certes, je puis me tromper, et je le souhaite pour son œuvre; mais il me semble que celle-ci aurait pris déjà une plus large extension, si elle ne s'était pas polarisée sur le seul terme « Amour ». Personnellement, je puis bien le dire, si j'ai diverses fois manifesté ma sympathie pour l'idée généreuse et grandiose du Congrès de l'Humanité, et si pourtant je ne me suis encore décidé à une adhésion formelle, c'est que j'hésite à pénétrer dans une atmosphère où il y aurait plus de concentration que d'expansion, et où le double rythme auquel j'aspire, le rythme de liberté et d'amour, ne serait pas intégralement garanti.

C'est aussi, implicitement, ce qu'éprouva notre cher et regretté Marius George; ce qu'il exprima, en d'autres termes, dans *l'Humanité Intégrale*. Il pensait, et je pense aussi, qu'un « Congrès de l'Humanité », pour faire œuvre vive, devait s'orienter vigoureusement suivant une ligne rénovatrice, accueillir certes toutes les bonnes volontés, mais affirmer comme but un concours universel de toutes les forces d'affranchissement et d'harmonie. Il pensait, et je pense aussi, qu'il n'était pas possible, sans compromettre l'essor de la tentative, de chercher un équilibre entre les puissances moribondes, ligoteuses de pensée, et les forces jeunes de la pensée libre. Pour ma part, j'ai toujours cru, en outre, à l'utilité d'un fort appoint matérialiste dans le noyau initial; en effet, en l'état actuel de l'évolution des idées humaines, ceux que peut rallier un appel humanitaire appartiennent, en grande partie, aux écoles matérialistes; et même, comme immortaliste, j'ajouterai que, pour beaucoup, la « table rase » matérialiste est une phase nécessaire pour reprendre vers l'immortalité une route nouvelle, positive, rationnelle, humaine toujours, mais avec plus de grandeur, — route nouvelle, entièrement déblayée des ruines encombrantes et ténébreuses, capable de satisfaire à toutes les exigences de la mentalité adulte. Mieux vaut le néantisme matérialiste qu'une conception sophistiquée de l'au-delà.

Mais revenons au sujet.

L'amour oui; mais l'amour dans la pensée libre. L'amour sans la pensée

libre n'a que trop fait ses preuves. Quand l'amour ne s'imprègne pas de liberté, il dégénère vite en haine. Dans l'ordre particulier, sa généreuse liqueur se transmue alors en l'atroce vitriol des jalousies. Dans l'ordre social et religieux, il se perturbe en fanatisme, il engendre l'Inquisition et la Saint-Barthélemy. Et point n'est besoin, pour s'en convaincre, d'évoquer l'histoire. Un tel état d'âme ne s'étale-t-il pas sous nos yeux, à l'heure actuelle? Ne voyons-nous pas le fanatisme tortueux d'Ignace de Loyola revivre plus âpre que jamais, s'insinuer dans tous les milieux, dans toutes les positions importantes, sous tous les déguisements, s'inoculer (lui le cosmopolite noir) à des âmes de patriotes sans défiance, et pousser des cris féroces sous le masque de l'antisémitisme?

Voilà pourquoi l'amour seul ne me semble pas une estampille suffisante, ni une suffisante garantie pour les œuvres de progrès. Oui, il faut des cœurs qui aiment, mais il faut qu'à ces cœurs correspondent des esprits sans entraves, des intelligences ayant dépouillé les funestes atavismes, les préjugés oppresseurs et les dogmes autoritaires. Dans l'œuvre des « Phalanges internationales » je trouve pleine satisfaction à ce double desideratum; je n'y ressens aucune oscillation de tendance; j'ai immédiatement l'impression d'être emporté sur les eaux vives d'un monde nouveau. Il s'agit à la fois de centraliser et d'éparpiller les découvertes intellectuelles qui jaillissent de toutes parts; il s'agit de favoriser l'éclosion de toutes les idées libres et de provoquer entre elles de libres anastomoses, que l'on pourrait comparer aux « cylindres-axes » qui rattachent entre elles les cellules ganglionnaires de l'encéphale; en un mot, il s'agit de travailler à l'élaboration d'un cerveau collectif qui serait fait de tous les cerveaux, et où la liberté de chaque élément serait entièrement sauvegardée, les liens divers ne s'établissant que par le jeu des affinités naturelles.

Ce n'est peut-être pas facile à réaliser; mais je suis convaincu que ce mode de penser est celui de l'avenir. C'est à peu près cette conviction que j'ai exprimée incidemment dans l'Introduction des *Chrysanthèmes de Marie:* « La sincérité et la confidence sont choses nécessaires chez les peuples qui veulent vivre de solidarité. On pense en commun: ce qui est bon reste, ce qui est mauvais est emporté; c'est ainsi que je comprends le travail des sociétés nouvelles. »

En cette fin de siècle, qui ne restera pas seulement célèbre par la tristesse de ses décompositions, il germe de toutes parts des aspirations vers l'harmonie, des symptômes d'humanité meilleure. Du fond des races diverses et des intellectualités dissemblables, des esprits se dressent, se cherchent, s'élèvent pour mieux se voir de loin. Les efforts de rapprochement tendent à se multiplier. Et, parmi cette germination de nobles tentatives, j'éprouve un entraînement immédiat et sans réserve pour celle des « Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle », où je sens passer, dans une atmosphère si limpide, le double courant d'amour et liberté.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

LIGUE DES FEMMES POUR LE DÉSARMEMENT INTERNATIONAL

(Siège social: Rue du Débarcadère, 7 bis, Paris)

MON CHER DIRECTEUR,

Vos colonnes sont toujours larges ouvertes à tout effort en faveur de l'humanité.

Permettez-moi aujourd'hui de vous parler d'une œuvre méritoire, récemment fondée: « La Ligue du Désarmement international » et de rendre hommage à la noble et vaillante femme qui en a pris la direction: Mme la Princesse Wiszniewska, chaleureusement aidée par des femmes de cœur et d'intelligence, bien connues dans le domaine de l'art ou de la science, mais dont le titre le plus élevé est de combattre les abus séculaires qui entravent le progrès et de se dévouer à la tâche sublime de conquérir le bonheur pour leurs frères en humanité, sans esprit de parti, de caste, de nationalité, de sexe.

Des pensées remarquables ont été exprimées à ce sujet par l'une des deux vices-présidentes de la Ligue, Mme Camille Flammarion, digne compagne et émule du célèbre astronome dont la France s'honore.

Est-il besoin de parler de la seconde vice-présidente, Mme Marya Cheliga, dont les œuvres féministes et les tendances humanitaires sont bien connues! qui, de plus, a été nommée professeur de l'Université libre de Bruxelles, et qui fait partie du Syndicat de la Presse.

La guerre! Ce mot évoque d'effroyables visions, depuis les tortures physiques inénarrables jusqu'aux tortures morales les plus déchirantes.

M. Henry Dunant, le fondateur de la Convention de Genève, qui a eu le courage d'aller visiter le champ de bataille de Solférino, en a fait un tableau devant lequel toute expression pâlit. Son œuvre puissante, intitulée « Un Souvenir de Solférino », a fait vibrer les cœurs des peuples et des souverains. Ses appels héroïques, ses instances sans relâche pendant des années, ont obtenu la neutralisation des ambulances et des infirmiers sur les champs de bataille. Cette œuvre a été glorifiée d'une manière éclatante dans le monde entier.

Le 21 Mars 1867, M. Frédéric Passy, membre de l'Institut de France, parlait ainsi du « Souvenir de Solférino »:

« En vérité, je ne sais si j'oserais, sans crainte de voir vos cœurs faiblir et de sentir moi-même faiblir le mien, essayer de citer ici quelques-unes de ces pages navrantes....

« Il (Henry Dunant) a fait un appel à la pitié, à l'émotion de ceux-là même qui ordonnent la guerre, et une œuvre d'assistance et de fraternité internationales pour les blessés, une œuvre qu'a consacrée en 1864 un traité — le traité de Genève — et à laquelle ont successivement adhéré, à leur honneur, tous les gouvernements de l'Europe, est sortie de ses efforts.

« Désormais du moins, en attendant mieux, les blessés, les hôpitaux, les ambulances et le personnel infirmier tout entier, à quelque nation qu'ils appartiennent, sont sacrés pour toutes les nations.

« Voilà ce qu'a fait M. Henry Dunant. »

Je ne pourrais reproduire ici tout ce qui a été traduit dans toutes les langues en l'honneur du « Souvenir de Solférino », mais je citerai encore un extrait du *Journal des Débats* du 5 Août 1863, dans lequel il est dit :

« Cette œuvre éminemment humanitaire, dans le sens le plus élevé du mot, convie tout le monde, à quelque nation, à quelque culte, à quelque opinion qu'il appartienne. Les sœurs de charité catholiques s'y trouveront à l'aise à côté des diaconesses protestantes et des infirmières juives. Le Russe, l'Anglais, l'Autrichien, le Français, s'y rencontreront sur un terrain commun : celui de la charité et de la vraie civilisation. »

Tout récemment, au mois d'Août 1897, M. Henry Dunant et Mme la baronne Bertha de Suttner, présidente de la Société autrichienne de la Paix, ont été acclamés pour leur adresse aux nations de l'Extrême-Orient.

Ils s'exprimaient ainsi :

« Pour cette œuvre qui concerne l'humanité entière, il faut que toutes les nations et toutes les races s'entr'aident.

« Dans la guerre contre la guerre, nous demandons aux femmes de tous les pays du monde de nous donner partout leur aide et leur concours. »

La brèche est faite. A nous femmes, sœurs, épouses et mères, de continuer l'œuvre des grands bienfaiteurs de l'humanité.

Les gloires acquises par les conquêtes sur la barbarie ne s'éteignent jamais ! On les emporte avec soi dans l'éternité.

C'est aux femmes surtout qu'appartient la tâche sublime de régénérer l'humanité par l'éducation qu'elles donneront à leurs enfants. Les premiers principes se gravent comme sur de l'airain dans de jeunes cœurs. Les mères inspireront à leurs fils d'autres attraits, dans leurs jeux, que ceux de s'affubler d'uniformes ; d'agiter des drapeaux qui invitent au carnage ; de brandir des armes en se séparant en rangs ennemis, en s'exaltant par des tapages de tambours et en faisant le simulacre de vouer à la mort ceux qui ne sont point dans leur camp.

Puissent se réaliser, dans un avenir prochain, les vœux des nombreuses ligues qui se forment en faveur de la fraternité universelle.

Les ligues se multipliant chaque jour, planant au-dessus des frontières, sont d'un heureux présage.

L'amour est plus fort que la haine.

RUFINA NOEGGERATH.

MATINÉES D'AUTEUIL

Depuis un mois, elles ont repris les « Matinées d'Auteuil ».

Comment peut-on les définir?

C'est un salon démocratique, scientifique, socialiste, de la tolérance la plus large et la plus esthétique, salon où se coudoient sans se heurter les opinions; où l'attrait de l'intelligence et le charme de la libre causerie réunissent l'élite parisienne: penseurs, écrivains, savants, journalistes, poètes, romanciers, chansonniers, conférenciers en vogue, philosophes, tous fraternellement groupés.

La maison est d'une hospitalité si réelle qu'on aurait peine à y trouver l'ombre d'une direction si les petits soins de confort n'entouraient les hôtes en une chaude et lumineuse atmosphère.

C'est bien un salon, avec le charme de ceux qu'on nous raconte du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, et avec, en plus, la lumière de conscience et de conversation de ceux qui, après quelque cent ans, ont compris vers quelle direction devait s'orienter la pensée humaine.

Il y a une conférence toujours chaque mois. Y ont parlé Magalhaès Lima, Maud Gonne, Hamon, Léopold Lacour, Marya Chéliga, Jules Bois, René Ghil, le docteur Pioger, Camille Pelletan, et tant d'autres; et sur ce qu'ils ont dit, on a discuté courtoisement ensuite.

La parole est à qui veut la prendre; et toujours l'on écoute, car toujours l'on trouve à apprendre et à réfléchir. D'ailleurs, on est entre amis, sans président, ni règlement; sans joug, donc sans licence.

Que de théories osées sont venues s'affirmer là, qui n'auraient pu ailleurs avoir le champ libre; que de bonnes idées s'y sont épanouies; que de paroles sociales et humaines y ont été prononcées.

L'écho en demeure dans les cerveaux et dans les cœurs.

Merci à notre ami Argyriadès et à sa gracieuse femme et collaboratrice Marianne, pour leur œuvre de progrès et de fraternité.

Vivent bien longtemps les « Matinées d'Auteuil ».

Elles resteront!

E. P.-P.

LE PSYCHISME SOCIAL SELON NOS SOCIOLOGUES (1)

Il paraîtrait, d'après le compte rendu que vient de faire paraître M. Deherme

(1) Vu l'importance théorique de l'article de M. Dismier, nous croyons devoir rappeler encore une fois que les articles de haute philosophie sont toujours personnels à leurs auteurs. — Quant au point de vue propre à *l'Humanité Intégrale*, ainsi qu'il a été déjà manifesté, il est plutôt de positivisme progressif et d'évolutionnisme intégral. — N. D. L. R.

dans la *Coopération des Idées* (1), sur le « Psychisme social », de M. E. de Roberty (Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain), que l'homme doit borner ses spéculations aux réalités conformes aux lois classiques de notre terre; qu'il est puéril d'étendre ses recherches aux choses *de l'au-delà !*

Selon nos sociologues, il ne peut se produire, et ne se produira jamais de réalités physiques, capables de prouver la raison d'être de nos aspirations à une survie de notre Moi !

D'où ils concluent : que la sagesse exige de concentrer ses préoccupations sur l'avenir de notre humanité; le seul être en possession d'une vie incessante, capable de réaliser notre idéal divin. Nous partagerions complètement cette manière de voir, avec d'autant plus de raison, que notre différence de comprendre l'humanité est tout à l'avantage de cette dernière, si nous n'étions pas suffisamment armés pour être convaincus de la survie. Cette différence est capitale, et essentiellement suggestive, aussitôt que nous nous savons autorisés à considérer la vie de l'homme comme *indéfectible dans son Moi !*

Dans ces conditions, nous comprenons que le corps de notre humanité n'est qu'un *cliché* des efforts, continuellement répétés par les hommes, dont l'évolution terrestre et extra-terrestre *est intermittente!*

Ce n'est donc pas l'humanité, être abstrait, qui progresse seul, mais bien positivement l'homme, être concret, en possession d'un double organisme de nature physique et morale, susceptible de progression incessante, comme étant, sur cette terre, la plus haute personnification de la loi de progrès. Personnification qui se synthétise dans Animalité — Humanité — Divinité — en vertu d'une loi absolue d'égalité, par la liberté intégrale d'être et de devenir; et la souveraineté divine d'une loi naturelle de justice inéluctable.

Par le raccourci de leur horizon, nos sociologues sont inconsciemment de purs idéalistes.

Leur foi néantiste les dispose à se contenter de bien peu. Ainsi, le présent, qui est pour eux la seule réalité vraie, est, par un non-sens, éternellement sacrifié au profit d'un avenir... fuyant perpétuellement.

L'homme, seul être conscient des choses de la double nature physique et morale, n'*existerait* que pour servir éternellement de *pâture* à une humanité essentiellement abstraite et fugace.

Dans ces conditions, faire de l'humanité son idéal divin, c'est s'offrir éternellement en holocauste au *dieu Moloch humanité.* Tel est, en peu de mots, la règle suprême de morale de nos évolutionnistes sociologues ou de nos révolutionnaires militants.

Ainsi, nous voyons M. Deherme, un sociologue des plus convaincus, citer

(1) Rue Paul-Bert, 17 (Numéro de Septembre).

avec un certain enthousiasme ce passage pris dans le « Psychisme social » de M. Roberty :

« La sociologie, par suite l'éthique, qui en constitue l'introduction et la « base, se fondent toutes deux sur l'idée que l'homme et l'humanité représen- « tent l'âme, la conscience de l'univers.

« Cette conception, corollaire manifeste de la loi de conservation et d'identité, « doit former la règle suprême de toute morale. L'homme doit considérer la « nature comme un prolongement, une extension infinie de son propre corps, « Et il doit la traiter en conséquence ; il doit justifier les moindres actes à son « égard, par les lois qui régissent les êtres inférieurs, et jusqu'aux choses « mortes. Chaque conscience reflète les autres, il en résulte un fait général de « la plus haute valeur et d'une certitude qui ne le cède en rien à celle des lois « scientifiques les mieux établies : la pérennité consciencielle de l'univers. »

Sur ce, M. Deherme ajoute :

« Et cela est une certitude éminemment directrice et propulsive — morale « conséquemment — et que nuls des vieux dogmes théologiques et des puériles « spéculations spirites ne sauraient égaler. C'est là le nœud du positivisme, « qui en fera le lien fort et définitif de tous les hommes, de toutes les classes, « de tous les peuples. »

Il me semble que M. de Roberty, tout aussi bien que M. Deherme, attribuent une valeur morale excessive à leur thèse évolutionniste. Que nous disent-ils ?

« Que l'homme et l'humanité représentent à eux deux l'âme, la conscience « de l'univers.

« Que cette conception est suffisante pour former chez les hommes la règle « suprême de toute morale.

« L'homme devant considérer la nature comme un prolongement, une « extension infinie de son propre corps, chaque conscience reflète les autres, « il en résulte un fait général de la plus haute valeur et d'une certitude qui ne « le cède en rien à celles de toutes les lois scientifiques les mieux établies : « la pérennité consciencielle de l'univers. »

Tout ceci serait parfait, si, avant tout, ces Messieurs avaient songé à nous divulguer leur *credo* ; en nous déclarant que leur conception philosophique et sociale était le résultat d'une certitude acquise : que les lois de la vie universelle étaient conformes aux lois physiques de notre monde. Nous aurions eu l'explication de la sérénité de leur esprit et de l'exubérance de leur satisfaction, par la valeur de leur *credo* matérialiste. Car il serait incontestable, que du jour où l'on serait parvenu à *prouver* l'inanité de nos aspirations à une survie, la thèse de M. de Roberty serait la seule acceptable dans l'état d'âme de notre époque.

Nous savons que l'amour de l'humanité est, et sera, de plus en plus, l'idéal *de l'avenir !*

Ce qui nous sépare de M. de Roberty, ainsi que de tout l'état-major sociologue, c'est une différence immense dans l'exigence de nos conceptions, sur la valeur suprême de l'esprit moral de la nature universelle ; ayant pour corollaire la pureté parfaite de ses principes constitutionnels. Exigence qui fait complètement défaut chez les matérialistes.

En spéculations philosophiques et sociales, la vraie doctrine sera celle qui conciliera tous les intérêts, toutes les croyances, toutes les classes, parce qu'elle sera, en tout et dans tout, *le reflet d'une justice absolue!*

Une loi naturelle de justice inéluctable est le seul droit que l'homme acquiert avec la vie. Ce droit supprime l'idée de révolte dans le présent, et fortifie la foi dans l'avenir.

Comment établir d'une manière évidente que les destinées des êtres sont en corrélation avec les lois de l'ordre universel? Si l'on observe les procédés de la nature terrestre, tout est en conflit avec les idées de survie, de justice et d'égalité. Il s'agit donc de savoir si la fin de la vie universelle est le bien ou le mal? Il est certain que si la mort est absolue, la cause finale est le mal. Si, au contraire, il y a survie (la mort n'étant qu'une transformation d'existence), la cause finale *est le bien!*

Mais, me dira-t-on: tout sur cette terre ne prouve-t-il pas que le bien et le mal n'ont rien d'absolu; que ce qui est mal pour les uns, peut être bien pour les autres?

Je répondrai: l'ornière dans laquelle ont versé tous nos philosophes, c'est de croire que les lois physiques et physiologiques de notre sphère sont celles de l'univers entier; qu'en conséquence, nous devons juger de la valeur morale de la nature universelle d'après nos lois terrestres; lesquelles ne sont guère avantageuses à l'ordre mental, moral et social.

Nos positivistes, convaincus que nos lois physiques sont les seules sur lesquelles il est raisonnable de spéculer, se croient fondés à considérer comme enfantines ou oiseuses toutes recherches étrangères aux lois physiques et physiologiques de cette terre.

Telle est bien la source des deux camps qui divisent nos savants en physiciens et métaphysiciens.

La métaphysique mérite-t-elle bien le profond mépris dans lequel nos sociologues positivistes la tiennent?

C'est une question dont la solution s'impose, et à laquelle la science ne saurait échapper, depuis qu'*une force inconnue* a fait son apparition dans les salons de nos physiciens-expérimentateurs. Nos savants, dits positivistes, se croyant inattaquables dans leurs retranchements, se cantonnent dans la science officielle des lois physiques du vieux temps, considérées comme immuables.

Aussi, ne tiennent-ils aucun compte de certains phénomènes: électriques-magnétiques, psychiques et spirites, dont la réalité indéniable est faite, non-

seulement pour troubler les convictions les mieux établies par nos esprits forts, mais surtout pour renverser de la base au sommet tout l'échafaudage branlant de nos positivistes. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que ces phénomènes ont une valeur physique assez grande pour finir par forcer nos savants à en tirer toutes les conséquences qui en découlent. Ce qui saute aux yeux des expérimentateurs, c'est un mauvais vouloir indéniable de la part de nos sommités officielles. Ils s'efforcent de couvrir de dédains et de mépris des phénomènes qu'ils considèrent comme indignes de la saine raison. Notre qualité de profane nous donne toute liberté de juger, de penser et d'écrire, sans risque de compromettre nos titres ou notre position officielle, encore moins notre ambition. Nous ne sommes mûs que par le seul désir d'entr'ouvrir, s'il est possible, la voie de la vérité.

Nous nous bornerons donc à conclure :

« Que l'apparition de cette force inconnue, sous ses formes si étranges; de « *lévitation,* sans contact; de *cohésion,* sans cause apparente; de matérialisation « et d'évaporisation étrangères aux lois psysiologiques de notre terre; de mani-« festations intelligentes, dépourvues de formes physiques, ne contredisent en « rien la souveraineté relative aux lois physiques de cette terre; mais viennent « tout simplement *prouver :* que dans l'ordre de la nature universelle, il n'existe « aucune force physique qui n'ait son *contraire* ou son *contraste.* Cette consta-« tation nous suffit pour établir la *non-existence* d'un pouvoir omnipotent sous « quelque forme matérielle ou spirituelle que ce soit. Cette constatation est « pleine de conséquences. »

***

Dans l'évolution de la double nature élémentaire, tout ce qui est *bien est absolu;* c'est-à-dire irréductible dans son essence constitutionnelle. Tandis que tout ce qui est mal, est relatif à la valeur constitutionnelle du *milieu ambiant;* en conséquence, *transformable!*

Quant aux principes : ce sont ceux de liberté et de progrès, de justice et d'égalité, qui sont *les seuls absolus!*

Ils sont la source des effets moraux; c'est-à-dire la *cause des lois,* d'où découle la souveraineté *immuable* de la nature morale. De cette souveraineté morale *dépend la persistance vitale de la nature physique,* essentiellement transformable dans son essence de prédominance *matérielle;* laquelle essence tend naturellement à s'harmoniser, de plus en plus, avec l'essence de prédominance spirituelle.

***

D'où nous tirons l'induction : que toutes nos *théories scientifiques,* dans quelque ordre que ce soit, sont destinées à se transformer, par la seule raison

qu'elles reposent sur l'idée d'*une cause unique!* Tandis que toutes celles qui auront pour point départ *une dualité* de causes, tendant perpétuellement à *une harmonie* toujours plus parfaite, seront éminemment constitutives, parce qu'elles seront dans la *voie de la vérité!*

Il s'agirait donc de décider si la double évolution de la nature physique et morale repose bien réellement, comme on l'a cru, et comme on le croit encore, sur le principe de l'autorité absolue d'une cause unique, matérielle pour les uns, spirituelle pour les autres? ou si cette double nature a pour assise fondamentale le principe de la liberté absolue, découlant d'une dualité de causes primordiales, que de tout temps l'on a distinguées sous les noms de matière et esprit, pour exprimer deux entités d'analogies contraires; deux essences génératrices primordiales?

De leur *contact* surgirait l'*od-dualiste; double foyer électrique; unique* principe de la vie universelle; laquelle se manifeste *physiquement* sous l'apparence attractive et répulsive, principe du mouvement; et *moralement* sous l'apparence sensitive; dont les CONTRASTES magnétiques qui en résultent, sont la source des produits de l'intelligence, par la distinction de la différence des choses; d'où découle l'instinct, l'intuition, la science. Cette aptitude prend le nom de force intelligente ou psychique, essentiellement pondératrice et législative.

Electricité — Magnétisme — Psychisme!

Tels seraient les trois états ascendants ou facteurs, que comporte la vie: élémentaire — sensitive — intelligente. De la valeur de leur unité, naît la progression des êtres en possession d'une double constitution matérielle et spirituelle; c'est-à-dire terrestre et cosmique. Dans ces conditions, le principe d'une dualité s'impose comme cause première de la vie, et celui d'harmonie ou d'unité progressive, comme cause finale.

Et si, malgré tous les efforts tentés depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, l'on n'a pu parvenir à le faire admettre, c'est que tous les hommes ont subi la pression de cette erreur séculaire: que l'ordre de la nature universelle n'était possible que par *l'autorité absolue d'une puissance unique dans son omnipotence.*

M. A. Alhaiza lui-même n'a pu se soustraire à ce préjugé du vieux monde. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que tous nos philosophes dualistes n'ont pu concevoir qu'*un dualisme de combat,* où *l'une* des deux causes génératrices: matière et esprit devait fatalement être absorbée par l'autre, comme indigne d'être et devenir. C'est une conception du plus pur matérialisme, puisque c'est la *glorification finale de la force contre le droit!* source de toutes erreurs: philosophiques et religieuses, morales et *sociales!*

Engagée dans cette fausse voie, depuis les siècles les plus reculés, l'humanité a été et reste fatalement divisée en deux camps irréconciliables.

D'un côté, nous avons les matérialistes néantistes, les athées; de l'autre,

les spiritualistes-déistes. Partis que l'on distingue confusément sous les noms de libres-penseurs et de cléricaux; diamétralement opposés dans leur idéal, mais complètement *unis* dans *leur préjugé commun* sur la réalité positive d'*un pouvoir unique* (Dieu ou matière) d'où tout sort, et où tout se confond.

En présence de l'impuissance générale et de l'anarchie qui en résulte, il serait temps de rompre avec ces conceptions primitives du vieux monde autoritaire. Il est vrai qu'*un spiritualisme nouveau* s'élabore sous les efforts multiples de penseurs et de savants, libres de toutes idées arrêtées, de tous préjugés.

Il en ressort une tendance marquée à être immortalistes, *sans épithète.* Mais le moment est venu de ne rien voiler, de ce que l'on croit être la vérité.

Il me semble qu'être immortaliste, c'est reconnaître implicitement la *souveraineté absolue des principes de 89*; et que reconnaître cette souveraineté, c'est comprendre que la vie, doublement organisée d'éléments d'analogies contraires, jouit d'un *pouvoir sans arrêt, ni limite!* Et que la foi dans la réalité positive de la souveraineté universelle des principes de liberté et de progrès, de justice et d'égalité intégrales, *nous dispense de tout autre idéal!*

En raison de l'impuissance évidente de tous les partis; de la pauvreté des idées et des moyens pour opérer notre rénovation mentale, morale et sociale, ce n'est pas sans plaisir que j'ai lu dans *l'Eclair* du 8 courant la lettre de l'éminent évolutionniste M. Hyacinthe Loyson, lequel ne compte plus que sur un miracle possible pour préserver la France d'une prochaine désagrégation de son génie!

Nous croyons que le miracle désiré n'est pas bien difficile à réaliser. Il suffit pour cela que les démocrates rompent avec leurs idées matérialistes, avec leurs préjugés spiritualistes.

Pénétrés de l'idée que les principes de 89 sont les seuls capables de servir de plate-forme à notre ère nouvelle, ils comprendront, alors, que cette substitution des principes nouveaux aux anciens, limitée, jusqu'à présent, à l'ordre politique et social, est enfantine et puérile. Cette substitution doit logiquement s'étendre à l'ordre de la nature entière pour réaliser notre rénovation mentale, morale et sociale.

Nous savons que les conséquences de ce renversement de nos assises suffiront pour opérer le miracle attendu!

Miracle qui consistera simplement à résoudre les problèmes si ardus de notre époque.

S. Dismier.

Saint-Maur, le 10 Novembre 1897.

CAS TÉLÉPATHIQUE D'UN CHIEN

Nous empruntons au *Vessillo spiritista*, la très intéressante revue de M. Ernesto Volpi, de Vercelli, le curieux récit qu'il annonce en ces termes : « Mlle Lubow Krijanowsky, fille de feu le « général du même nom, et sœur de Mlle Wera Krijanowsky (aujourd'hui Mme Semenoff), médium « de l'esprit J. W. Rochester, nous raconte le fait suivant qui lui est arrivé, et qui se rapporte « à la question si débattue de l'âme des animaux... »

Il s'agit d'un petit chien, qui était le favori de nous tous, de Wera surtout ; et un peu à cause de cette affection et des gâteries exagérées qui en étaient la conséquence, l'animal tomba malade. Il souffrait de suffocations et toussait, le médecin vétérinaire qui le soignait ne dit pas que la maladie fût dangereuse. Néanmoins Wera s'inquiétait beaucoup ; elle se levait la nuit pour lui faire des frictions et lui donner sa médecine ; mais personne ne pensait qu'il pût mourir.

Une nuit, l'état de Bonïka (c'était le nom du petit chien) empira tout à coup ; nous eûmes de l'appréhension, surtout Wera, et on résolut que dès le matin on irait chez le vétérinaire, car si l'on s'était contenté de le faire appeler, il ne serait venu que le soir.

Donc, au matin, Wera et notre mère partirent avec le petit malade ; moi je restai et me mis à écrire. J'étais si absorbée que j'oubliais le départ des miens, quand tout à coup j'entends le chien tousser dans la chambre voisine. C'était là que se trouvait sa corbeille, et, depuis qu'il était malade, à peine commençait-il à tousser ou à gémir, quelqu'un de nous allait voir ce dont il avait besoin, lui donnait à boire et lui présentait sa médecine, ou lui ajustait le bandage qu'il portait au cou.

Poussée par l'habitude, je me levai et m'approchai de la corbeille ; en la voyant vide, je me rappelai que maman et Wera étaient parties avec Bonïka, et je restai perplexe, car la toux avait été si bruyante et si distincte qu'il fallait rejeter toute idée d'erreur.

J'étais encore pensive devant le berceau vide, quand près de moi se fit entendre un de ces gémissements dont Bonïka nous saluait quand nous rentrions ; puis un second qui semblait venir de la chambre voisine ; enfin une troisième plainte qui semblait se perdre dans le lointain.

J'avoue que je restai saisie et prise d'un frémissement pénible : puis l'idée me vint que le chien était expiré ; je regardai l'horloge ; il était midi moins cinq minutes.

Inquiète et agitée, je me mis à la fenêtre et j'attendis les miens avec impatience. En voyant Wera revenir seule, je courus vers elle et lui dis à brûle-pourpoint : Bonïka est mort.

Comment le sais-tu ? dit-elle, stupéfaite. Avant de répondre, je lui demandai si elle savait à quelle heure précise il avait expiré. — Quelques minutes avant midi, me répondit-elle. Et elle me raconta ce qui suit :

Quand elles étaient arrivées chez le vétérinaire vers onze heures, celui-ci était déjà sorti; mais le domestique pria instamment ces dames de vouloir bien attendre, vu que vers midi son maître devait rentrer, car c'était l'heure où il avait coutume de recevoir. Elles restèrent donc; mais, comme le chien se montrait toujours plus agité, Wera tantôt le posait sur le divan, tantôt le mettait à terre, et consultait la pendule avec impatience. A sa grande joie elle venait de constater qu'il n'y avait plus que quelques minutes avant midi, lorsque le chien fut repris d'une suffocation. Wera voulut le remettre sur le divan ; mais, comme elle le soulevait, elle vit tout à coup le chien ainsi que ses mains s'inonder d'une lumière pourpre si intense et si éclatante, que ne comprenant rien à ce qui arrivait elle cria *au feu!* Maman ne vit rien ; mais, comme elle tournait le dos à la cheminée, elle pensa que le feu s'était mis à sa robe, et elle se retourna effrayée ; elle vit alors qu'il n'y avait pas de feu dans la cheminée, mais aussitôt après on constata que le chien venait d'expirer, ce qui fit que maman ne pensa plus à gronder Wera pour son cri intempestif et pour la peur qu'elle lui avait faite.

Plus tard Rochester, médianiquement interrogé, nous expliqua que la traînée de feu vue par Wera était le rayon électrique qui tranchait le lien entre l'âme et la matière (1); c'est pourquoi il ne nous resta plus aucun doute que l'esprit libre de notre petit favori ne fût venu donner un dernier adieu.

A cette époque nous racontâmes le fait à tous nos amis; mais nous fûmes seuls témoins; nous ne pouvons donc vous envoyer le certificat de témoins que vous désirez.

Mais vous, mon excellent ami, vous me croirez, n'est-ce pas? Alors je suis suffisamment satisfaite d'avoir ajouté un nouveau fait à ceux que vous connaissez déjà dans ce genre de choses.

Je dois ajouter que ce chien se distinguait par une intelligence extraordinaire, que nous n'avons jamais pu retrouver en quelque autre animal de son espèce. Il pratiquait la charité, et une fois, étant à la campagne, nous avons pu observer, pendant huit jours, qu'il portait du pain et des ailes de poulet à un pauvre chien vagabond et affamé et qu'il le regardait manger avec une véritable satisfaction. Il jouait avec une poupée; et, après sa mort, pendant la grande maladie de Wera, au cours de laquelle, comme vous vous rappelez, elle faillit mourir d'une inflammation des poumons, nous avons vu plusieurs fois, tant Wera que moi, Bonïka assis au pied de son lit.

LUBOW KRIJANOWSKY.

(Traduit du *Vessillo spiritista* de Janvier 1898).

(1) Il serait plus précis de dire : entre le corps charnel et le corps périsprital. (*Note du traducteur*).

LECTURES ET NOTATIONS

La Coopération des Idées, poursuivant l'œuvre indiquée par son titre, émet dans son dernier numéro un projet des plus recommandables, dont M. Deherme organise dès maintenant la réalisation. Pour en donner une idée, nous en extrayons quelques passages essentiels :

« *La Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple,* dont nous prenons, dès aujourd'hui, l'initiative, travaillera, comme son titre l'indique, à organiser méthodiquement l'éducation syndicale, coopérative, politique, sociale en un mot, du peuple.

« ... Faire des hommes, des volontés énergiques, des consciences hautes et claires, des cœurs ardents, des intelligences saines : tel est le but.

« ... Tout d'abord, nous ne constituerons qu'un groupe d'études, car nous ne pouvons disperser nos efforts. Ce groupe restera le type de ceux que nous fonderons ensuite dans d'autres quartiers.

« Nous louerons une salle. Il faut être chez soi. Des bancs, une grande table, autour de laquelle s'assiéront fraternellement professeurs bourgeois et élèves prolétaires, quelques planches pour les livres, au mur des maximes : voilà pour l'installation. Plus tard, avec des ressources plus grandes, on fera mieux...

« Nous faisons appel à toutes les idées, à toutes les opinions, à toutes les croyances. Toutes, elles seront respectées. Cependant, nous recommanderons surtout aux professeurs d'en dégager le fonds social.

« Notre enseignement comportera toutes les branches générales du savoir physique, biologique et sociologique....

« Chaque professeur choisira son sujet et le développera comme il l'entendra....

« Nos cours commenceront le 1er Avril prochain. Ils se continueront tous les soirs de la semaine de huit à dix heures. Notre programme sera établi pour trois mois. Des affiches et des prospectus en donneront la composition avec les noms des professeurs.

« Par nécessaire mesure d'économie, nous prions instamment ceux qui ont l'intention de nous aider de nous faire connaître le plus tôt possible : 1° le nombre de causeries qu'ils pourront faire pendant les trois mois d'Avril, Mai et Juin ; les sujets qu'ils se proposent de traiter ; les jours qu'ils préfèrent ; — 2° les procédés d'instruction et d'éducation qu'ils recommandent ; ce qui pourrait, à leur avis, favoriser le succès de l'œuvre et son prompt développement à Paris et en province.

« On nous aidera beaucoup en faisant circuler cette note, en la reproduisant

dans les journaux et les revues, en provoquant des adhésions, en créant un petit mouvement, par tous les moyens de publicité et de propagande, en faveur de la *Coopération des Idées pour l'instruction supérieure et l'éducation éthique-sociale du peuple.*

« Adresser provisoirement toutes les communications à M. G. Deherme, 17, rue Paul-Bert, Paris. »

Nous regrettons de n'avoir pu reproduire cet appel *in-extenso;* mais nous avons tenu à en donner du moins ces quelques extraits significatifs.

***

Seul le manque de place nous a empêchés d'annoncer dans notre dernier numéro la formation récente de l'*Association internationale des Journalistes amis de la Paix,* qui a été définitivement constituée, le 8 Décembre, en une assemblée générale tenue chez M. d'Atri, directeur de *la Revue du Brésil.*

Après le vote des statuts, on a procédé à l'élection des membres du Comité central. Ont été élus membres de ce Comité :

MM. Emile Arnaud, Ch. Beauquier, Hector Depasse, Urbain Gohier, Marcel Huart, Maurice Leudet, Gaston Moch, Gaston Morin, Mme Maria Pognon, MM. Potonié-Pierre, Edmond Thiaudière et Manuel Vasseur (France), Goldmann (Allemagne), de Saint-Georges Armstrong (République Argentine), Georges Lorand (Belgique), d'Atri (Brésil), Ensenat (Espagne), Clifford Millage et Mooney (Grande-Bretagne), Argyriadès (Grèce), Borostyani (Hongrie), Caponi et Raqueni (Italie), Israëls (Pays-Bas), X. de Carvalho et Lisboa (Portugal), Mme Marya Cheliga (Russie), MM. Macon (Suisse) et Ahmed Riza (Turquie).

Ont été élus, en outre, membres correspondants du Comité (ayant voix délibérative aux séances de ce dernier quand ils se trouvent à Paris) :

M. A. H. Fried (Allemagne), Mme de Suttner (Autriche), MM. La Fontaine (Belgique), Ferreira de Aranjo (Brésil), Bajer (Danemark), da Beraza et de Romanones (Espagne), Mme Belva Lockwood, MM. Trueblood et Mac O'Dowell (Etats-Unis), Alexander, Evans Darby et Moscheles (Grande-Bretagne), Maurus Jokaj (Hongrie), d'Aguanno, Moneta et Prestini (Italie), Magalhaês Lima et Mme Caiel (Portugal), MM. Nicolas Fleva (Roumanie), Novicow (Russie), Wavrinsky (Suède), Elie Ducommun et Gavard (Suisse).

***

C'est également le seul manque d'espace qui nous a privés de saluer, dès ses premiers numéros, le nouveau journal *La Fronde,* nouveau sous tous les rapports, étant entièrement rédigé et exécuté par des femmes. Notre brillant confrère Jean Bernard, dans une de ses conférences sur les œuvres de femmes, au Théâtre Pompadour, a montré, avec autant d'érudition que d'éloquence, que la Rédaction de *La Fronde* était comme une résurrection synthétique de toutes

les femmes écrivains dont la France s'honore, avec, en plus, l'apport du génie féminin dans la question sociale qui hante notre époque,

Et, de fait, *La Fronde* a conquis immédiatement une place de premier ordre dans la presse quotidienne.

De note très multiple, mais toujours délicate et brave, elle passe les événements du jour au crible de ses consciences, et il est à remarquer combien toutes celles-ci concordent dans un besoin de lumière, de justice limpide et d'humanité.

Ceci est significatif et bien fait pour donner courage à qui désespérerait du progrès humain. Mais qu'on en comprenne bien tout l'enseignement : le salut de l'humanité ne peut être désormais que dans la coopération des deux sexes. Pour ne pas reculer dans la barbarie, il faut avancer d'un pas immense et décisif; il faut se résoudre sans retard à une large communion de l'âme féminine avec l'âme masculine. Que les écrivains hommes, et, parmi eux, les plus grands, y réfléchissent; que Zola particulièrement se rappelle toujours que les femmes, même celles qui ont pu le croire dans l'erreur, ont refusé de lui jeter la boue et n'ont vu que l'héroïsme de sa conscience. S'il perdait ce souvenir, s'il ne s'en inspirait, il serait un ingrat.

Mais, dira-t-on, *La Fronde* n'est pas un journal de coopération des sexes, c'est un journal exclusivement féminin. Oui, mais cette coopération elle la prépare ; car la première condition pour coopérer, c'est d'exister autonomiquement. *La Fronde*, en permettant à l'âme de la femme de s'épanouir en toute indépendance, prépare le journal futur, idéal, où se synthétiseront, libres toutes deux et d'autant mieux unies, les deux âmes de l'humanité.

J.-C. C.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus : *La Coopération*, par Félix Paulsen (Imp. coop. Math. Thône, Liège). — Discussion sur *l'Abstinence sexuelle comme principe créateur en art*, par Léon Bazalgette. — *D'un pays lointain*, par Remy de Gourmont (édition du *Mercure de France*). — *Science et Foi*, par P.-N. Mansuy (Meaux). — *Le Prophète de l'Apocalypse*, par J. Vicère (Perpignan).— *Les Planètes rocheuses*, par Mme E.-H. Jousselin.— *Jarlibro Esperantista* (Uppsala).

Souhaitons la bienvenue au *Spiritualisme moderne*, la nouvelle revue de notre confrère et ami Beaudelot. De même à *La Tribune des Femmes*, de Mme O. de Bezobrazow. Nous avons également reçu, comme nouveaux échanges : *l'Arbitrage entre Nations*, *la Revue du Brésil*, *la Revue naturiste*, *Volny Myslitel*, *l'Etat naturel*, *la Petite Revue des Connaissances pratiques*, *Photo-Revue*. *(Interrompu, faute de place).*

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ